

CAHIERS "JEUNESSES ET SOCIETES"

publiés avec le concours de l'IRESO-CNRS



D. BOULLIER, A. BOUNOURE, R. BOYER, M. DELCLAUX
D. DUPREZ, C. GUILLOT, J.F. HERSENT, J.M. LUCAS, G. NEYRAND

chi un nouveau pas vers la
le concours de l'IRESO,
et l'attribution récente d'un

ire une revue académique.
x débats, à des extraits de
çon générale, à toutes les
as. Ouverts à différentes
a contribution théorique au
entés, de la réflexion
ses et Sociétés" sont aussi
de leurs outils et de leurs
à l'intérieur d'une même
mmunauté internationale.
i abordent sous tel ou tel

utre un Numéro spécial),
égulières à partir de l'an
e de la recherche dans le
ées d'études, etc., et des
e les lecteurs envoient les
une rubrique de comptes-
os de revues, rapports de
esses et Sociétés".

LES GENERATIONS DANS LE PRISME DE LA MICRO- INFORMATIQUE

Dominique BOULLIER
(LARES, Rennes)

Le développement de la micro-informatique familiale, particulièrement net en France en 1985, ne s'est pas traduit simplement par le boom des ventes de matériels : il a été relayé par de nombreuses médiations qui prenaient figures de véritable campagne d'acculturation à cette technologie. Naissaient en même temps des revues, des clubs de micro-informatique, des activités scolaires, des distributions massives de matériel à l'école, mis à la disposition des parents le soir, des centres d'initiation locaux, des formations diverses par des acteurs très différents, depuis les chambres de métiers jusqu'aux petites associations de quartier en passant par les grandes opérations de conversion de la banlieue menées par le Club Méditerranée. Un climat d'effervescence et d'urgence s'est créé autour de cette technologie dont les matériels étaient de qualité fort diverse mais qui pénétraient à la fois l'univers professionnel (ou plus souvent qu'on attendait, dans l'excitation et l'inquiétude) et l'univers scolaire des enfants (à l'école et au-delà, à travers les groupes de pairs). Cette double pression, professionnelle et scolaire, a curieusement été un support - temporaire, il faut bien le dire - au développement du marché de la micro-informatique... familiale.

La famille est apparue ainsi comme un espace de traduction des savoirs nouveaux, de socialisation à ces technologies nouvelles, ce qui n'a sans doute rien de bien neuf, mais qui s'est déroulé dans un contexte où l'activité professionnelle est devenue bien distincte de la vie familiale quotidienne : le degré d'effervescence créé dans bon nombre de familles par la perspective de la "fatalité" informatique a sans doute été rarement atteint pour d'autres technologies. Loin d'être seulement un objet que l'on acquiert pour un jour, la micro-informatique nécessite qu'on y "mette du sien", qu'on se l'adapte et qu'on s'y adapte pour un usage qui reste encore indéfini tant il est ouvert. C'est l'objet idéal pour

que s'engouffrent toutes les attentes imaginaires, pour que s'activent des stratégies autodidactes de reclassement, comme le montre notre étude¹. A ceci près que, passant par la médiation de l'institution familiale, les attentes réactivent la question du rapport de générations : attentes pour soi ou pour ses enfants, apprentissage personnel ou guidé par ses enfants ? La coopération autour d'un même appareil peut prendre des formes très diverses mais ne semble jamais contredire ce "lieu commun", cent fois entendu : pour les "jeunes", c'est plus facile, l'innovation technique, c'est "naturel". Du coup la transmission des savoirs doit être inversée : l'adolescent initie ses parents. C'est tout un modèle du contrat de générations² qui est rediscuté, c'est-à-dire de la réciprocité entre générations qui ne se classent pas seulement mais qui s'engendrent aussi, qui se transmettent les unes aux autres et qui font généalogie³.

Pour certains, l'informatique apparaît alors comme la cause de ce *trouble* des rapports de générations car elle décline les savoirs anciens à grande vitesse. Mais son succédané familial devient en même temps (et souvent pour les mêmes acteurs) le *remède* pour rétablir ce contrat de générations, pour sauver peut-être le destin de la famille, à travers les parents ou à travers les enfants. La nécessité de ce détour machinique pour penser les places réciproques des générations et la question de la transmission est remarquable et symptomatique : serait-il possible de régler techniquement des rapports inscrits fondamentalement comme fictions juridiques ? Se peut-il que le changement technique remette en cause cette institution de la généalogie et qu'en même temps l'une de ces techniques soit l'allié idéal pour la rétablir ? Ce sont toutes ces croyances qui s'engouffrent dans l'espace imaginaire ouvert par l'informatique familiale que nous souhaitons décrire.

Des temps d'appartenance technologiques

Si l'on essaye de clarifier ce que chacun entend par "les nouvelles technologies sont faites pour les jeunes" (ou vice-versa), on trouve trois argumentations principales, qui mettent sur la voie d'une analyse du rapport de générations :

- il y a un "âge" pendant le cycle de vie où l'on intègre plus facilement les innovations ;

¹ Cf Dominique Boullier, *"L'effet micro" ou la technique enchantée. Rapport de générations et pratiques de la micro-informatique dans la famille*, Rennes, LARES, 1985 (recherche réalisée pour le C.C.E.T.T.).

² Cf. les pistes d'analyse proposées par René Kaes dans son article : "Ruptures, utopies, changements", in *Psychologie sociale du changement. Vers de nouveaux espaces symboliques*. (M. Cornatton éd.), Editions Chroniques Sociales, 1982.

³ Cf. Pierre Legendre, *L'inestimable objet de la transmission. Etude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard, 1985.

l'activent des stratégies
 ceci près que, passant par
 question du rapport de
 personnel ou guidé par
 prendre des formes très
 t fois entendu : pour les
 naturel". Du coup la
 es parents. C'est tout un
 e de la réciprocité entre
 gendrent aussi, qui se

use de ce trouble des
 grande vitesse. Mais son
 êmes acteurs) le remède
 destin de la famille, à
 étour machinique pour
 de la transmission est
 niquement des rapports
 t-il que le changement
 en même temps l'une de
 tes ces croyances qui
 ue familiale que nous

elles technologies sont
 ations principales, qui
 tre plus facilement les

le générations et pratiques
 lisée pour le C.C.E.T.T.).
 es, utopies, changements",
 ues. (M. Cornataton éd.),

principe généalogique en

- ces innovations sont en correspondance avec une époque, avec un univers culturel où les "jeunes" sont particulièrement actifs ;
- ces innovations préfigurent l'avenir et représentent un enjeu socio-professionnel pour eux.

Ces discours peuvent être tenus indifféremment par des adultes ou par des adolescents : ils révèlent le consensus existant à propos de la différence culturelle entre générations, bien que les variations puissent être grandes selon les groupes sociaux. Les générations cohabitent dans un temps physique apparemment identique mais appartiennent en fait à des temps culturels différents : il faut alors admettre que les *générations ne sont pas contemporaines*.

Cette inscription dans des temps culturels différents se réalise à travers deux processus signalés spontanément par les acteurs :

- on appartient à une époque, parce qu'on a "baigné" dans un univers historiquement unique. C'est la position de l'enfant qui s'imprègne de l'univers mis à sa disposition par ses parents (et d'autres institutions); comme le dit l'une des personnes rencontrées pendant notre enquête : "ils ont tout ça en naissant", en parlant des technologies contemporaines ;

- mais, au-delà de cette imprégnation, la participation à une époque suppose une position active d'acquisition qui n'est possible qu'à partir de l'adolescence : l'émergence des capacités sociales permet alors, non seulement d'appartenir à une époque mais de la faire sienne, de se l'approprier, de construire cet univers⁴. L'adolescence est alors effectivement une période privilégiée du cycle de vie pour mettre en oeuvre cette capacité conflictuelle à organiser le monde, à l'appréhender : les acquisitions sont importantes et vont se constituer en schèmes de dispositions, non seulement hérités mais construits par les premières expériences sociales.

Si l'on adopte ces deux points de vue pour comprendre le rapport aux nouvelles technologies, on mesure alors que se construit à l'adolescence un *temps d'appartenance technologique* : il est constitué à la fois par le "bain" culturel de l'enfance où l'on s'est imprégné d'un *techno-style maternel* (comme une langue maternelle des savoirs et des savoir-faire) et par le *techno-style personnel* acquis dans les expériences sociales faites à l'adolescence (qui peut, dans notre contexte culturel, devenir très longue).

Si il y a adéquation entre "nouvelles" technologies et adolescence, c'est que

⁴. Cf. notre étude, *Un étranger intime : l'adolescent. La cohabitation des générations en grand ensemble*, Rennes, LARES, 1985.

l'adolescent construisant son univers tend à s'emparer de l'état contemporain des technologies, dans sa totalité. Ce phénomène ne recoupe pas les groupes socio-professionnels d'appartenance et bon nombre d'adolescents prétendent avoir accès à des technologies qui sont pourtant totalement hors de l'univers culturel de leurs parents.

Mais ce dont peuvent s'emparer les adolescents ne représente jamais qu'un état historique de technologie, bien spécifique : en aucun cas, une génération ne peut s'approprier une technologie *d'avenir*, car celle-ci n'existe pas. Il importe de rappeler, notamment lorsqu'on prétend diffuser une "culture informatique pour tous" que ces appareils et les savoir-faire qu'ils requièrent sont extrêmement *datés*, et ce d'autant plus pour une technologie naissante. La futurologie des années précédentes n'a jamais pu qu'extrapoler les tendances technologiques existantes mais personne en 1970, n'aurait imaginé les formes actuelles de la micro-informatique. On connaît les changements importants d'usages qu'ont subi certains outils (téléphone, magnétoscope par exemple) après leur apparition : ces techniques ont subi une *traduction* complète à l'épreuve des rapports sociaux d'une époque, elles ont été réinterprétées et aucune destination d'un outil ne peut être définie hors de son contexte d'apparition. Il apparaît ainsi, de façon différente selon les groupes socio-professionnels, - mais la frontière de génération casse cependant l'unité fictive du groupe social - que les générations s'insèrent dans un temps technologique d'appartenance, qui constitue une matrice pour appréhender les innovations futures : les savoir-faire en mécanique et électricité se sont ainsi diffusés pour une génération mais ne sont pas repris par la génération suivante et, de plus, sont inadaptés pour saisir les propriétés techniques de l'électronique et de l'informatique. L'avenir technologique et l'avenir d'une génération donnée peuvent fort bien se dissocier, puisque cet avenir ne peut être produit qu'en référence au présent, différent selon les groupes sociaux : celui des techniciens n'est pas celui de la génération "jeune" d'un moment.

Des micros pour qui ?

Ces premières remarques font déjà apparaître qu'on ne saurait penser les "jeunes" sans penser le rapport de générations dans lequel ils s'insèrent : on n'est "jeunes" que par un effet de classement réciproque. On a souvent montré à quel point l'unité "jeunes" effaçait les frontières culturelles internes à cette population fictive mais on doit aussi dépasser une autre approche positiviste des générations qui prendrait à la lettre la désignation "jeunes" sans analyser le jeu formel de classement qui l'organise en rapport de générations.

de l'état contemporain des
pe pas les groupes socio-
prétendent avoir accès à des
culturel de leurs parents.

représente jamais qu'un état
as, une génération ne peut
pas. Il importe de rappeler,
matique pour tous" que ces
ent *datés*, et ce d'autant plus
s précédentes n'a jamais pu
personne en 1970, n'aurait
on connaît les changements
(magnétoscope par exemple)
on complète à l'épreuve des
aucune destination d'un outil
rait ainsi, de façon différente
génération casse cependant
s'insèrent dans un temps
ce pour appréhender les
é se sont ainsi diffusés pour
suivante et, de plus, sont
nique et de l'informatique.
uvent fort bien se dissocier,
présent, différent selon les
la génération "jeune" d'un

saurait penser les "jeunes"
: on n'est "jeunes" que par
quel point l'unité "jeunes"
fictive mais on doit aussi
ui prendrait à la lettre la
t qui l'organise en rapport

Appartenir à un temps culturel spécifique, c'est se classer par rapport à d'autres groupes mais c'est aussi s'inscrire dans une successivité. Cet élément apparaît particulièrement bien lorsqu'on observe l'introduction du micro-ordinateur dans la famille : les générations se repèrent et renégocient leur place face à cet outil fortement mobilisateur d'un imaginaire de *l'avenir*. Elles le font *ensemble* et non indépendamment. Ainsi, certains parents affirment avoir acheté un micro-ordinateur pour un usage professionnel (professions libérales ou intellectuelles uniquement) ; mais, pourtant, l'appareil a été introduit d'abord dans la famille et l'adolescent (*uniquement des garçons*) est devenu en fait l'expert en informatique, qui a éventuellement initié un peu son père, mais a surtout participé à son travail en créant ou adaptant des logiciels. La maîtrise culturelle des nouvelles technologies par les parents est assurée grâce à leur niveau scolaire élevé et à leur position sociale dominante. A travers la collaboration du père et du fils autour du micro-ordinateur, c'est la maîtrise du rapport de générations qui est recherchée, en insérant déjà le fils dans son rôle de *successeur*.

Un autre groupe de parents (fort nombreux) a, au contraire, voulu acheter un micro-ordinateur pour les enfants : cela s'inscrit dans une politique de renforcement scolaire systématique (employés, cadres moyens et techniciens) face à un capital culturel "de départ" jugé insuffisant. Mais, pourtant, rapidement, les parents espèrent (et parfois le revendiquent) bénéficier des savoirs de leur fils pour en profiter eux-mêmes : les entretiens font apparaître qu'ils souhaitent surtout *prévenir* les risques de déclassement liés à un changement technologique éventuel dans leur travail. Dans ce cas, pas d'usage spécifique recherché, mais une *familiarisation* qui cherche à réhabiliter les capacités d'acquisition (quasi-scolaires) de ces parents.

Les utilisations privilégiées de la micro-informatique par les adolescents ne sauraient masquer les fortes attentes parentales dont sont l'objet ces acquisitions de savoir-faire. La mobilisation se fait autour des adolescents sur le thème de *l'avenir*, mais tous les parents cherchent à traiter en même temps *leur* avenir : le micro-ordinateur ravive en effet ce clivage de générations, à travers les savoir-faire différents qu'il exige, non contemporains de ceux des adultes. Mais, au-delà de cet enjeu de classement, du *stigmate de préemption* qui peut s'attacher à une génération "dépassée", il apparaît un trouble certain dans la répartition des rôles entre générations. Il ne s'agit plus des différences mais de la succession des générations : la polarisation sur les adolescents, sous les deux formes que nous avons décrites, révèle une inquiétude quant aux formes de la *réciprocité* entre générations. Devoir être initié par ses enfants sans pour autant déroger à son statut parental, représente déjà un exercice périlleux. Mais la transaction ne s'opère jamais clairement dans ces termes : la priorité à la génération plus jeune n'est jamais totalement

admise. Doit-on tout faire pour ses enfants, selon un principe de réciprocité différée (ce sont eux qui feront exister les parents, après leur mort, en reprenant l'héritage, le patrimoine) ou doit-on malgré tout espérer "se sauver" soi-même en misant sur une réciprocité à court terme (apprendre de ses enfants), qui s'avère pourtant déstabilisatrice des statuts dans la famille ?

Rapports de générations : classement et réciprocité

Il importe, avant d'expliquer la focalisation sur la technologie micro-informatique, de mettre en évidence ces deux faces du rapport de générations. Le rapport de générations permet de créer la frontière, de classer et de se classer: les manipulations de la frontière peuvent être différentes selon les champs et les enjeux qui les structurent. Sur ce point, les analyses de Bourdieu nous paraissent tout à fait éclairantes, y compris lorsqu'il réfère ce que nous avons appelé des temps culturels d'appartenance, aux systèmes de dispositions forgés à des époques différentes⁵.

Mais le rapport de générations n'est pas seulement cela : il est aussi succession et réciprocité. Lorsqu'on veut affirmer sa place de génération, dans une querelle des jeunes contre les anciens (où l'on est toujours le jeune et l'ancien de quelqu'un) on ne prétend pas seulement organiser un classement différent ou bouleverser une hiérarchie, on prétend aussi *faire à la place* des anciens, alors que les anciens mettront en avant ce qu'ils ont fait *pour* les jeunes. Il s'agit d'une succession et d'une réciprocité, où chaque génération *fait pour l'autre* à un moment donné.

La prise en charge de l'enfant et la prise en charge des ancêtres (après leur mort mais aussi avant) sont de ce point de vue les plus révélatrices en ce qu'elles font explicitement exister certains par procuration. Sans ce jeu des obligations réciproques (qui peut être organisé de façon très variable selon les contextes historico-culturels), une société ne peut avoir *d'avenir*, c'est-à-dire accéder à l'histoire. Cette notion de réciprocité ne fait que reprendre la piste ouverte par Mauss⁶ et poursuivie par l'ethnologie, alors qu'elle était quasiment abandonnée par la sociologie. Le rapport social est structuré à la fois par un principe de différence (les classements) et par un principe d'obligation⁷. Le rapport de générations n'est qu'un cas particulier de cette double face du rapport social,

⁵ Cf. Pierre Bourdieu, interview in Association des Ages : *Les jeunes et le premier emploi*, Paris, 1978.

⁶ Marcel Mauss, "Essai sur le don", in *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., 1950.

⁷ Nous nous inspirons ici des travaux de Jean Gagnepain à l'U.E.R. des Sciences du langage et de la culture, Rennes 2 : *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des Sciences Humaines*, t. 1 : *Du Signe, de l'Outil*, Paris, Pergamon Press, 1982 ; t. 2 : *De la Personne, de la Norme*, (à paraître).

de réciprocité différée (ce
reprenant l'héritage, le
même en misant sur une
pour autant déstabilisatrice

gie micro-informatique,
e rapport de générations
populations de la frontière
structurent. Sur ce point,
compris lorsqu'il réfère
nce, aux systèmes de

est aussi succession et
une querelle des jeunes
quelqu'un) on ne prétend
ser une hiérarchie, on
ettront en avant ce qu'ils
réciprocité, où chaque

cêtres (après leur mort
es en ce qu'elles font
bligations réciproques
istorico-culturels), une
e notion de réciprocité
par l'ethnologie, alors
social est structuré à la
cipe d'obligation⁷. Le
face du rapport social,

emier emploi, Paris, 1978.
J.F., 1950.
ences du langage et de la
maines, t. 1 : *Du Signe, de*
raître).

bien qu'il soit le modèle le plus explicite de la réciprocité. Mais, au-delà de la *famille*, le principe de contribution réciproque (où l'on fait pour autrui, où l'on délègue), organise directement les *métiers* (munus), en tant que charges sociales : l'un des métiers où se cristallise, de la façon la plus nette, la réciprocité entre générations se trouve être exercé à *l'école*. Et les observations font toutes apparaître dans la mobilisation micro-informatique une incertitude quant à la capacité de l'école à former la nouvelle génération "pour l'avenir", c'est-à-dire pour être apte à "prendre la relève", à faire-pour-les-anciens.

Avenir et indépendance : l'appareillage des destinées

Cette tension vers l'avenir est associée, chez tous les acteurs rencontrés, à une revendication de maîtrise, et même d'indépendance : la micro-informatique, par ses propriétés techniques mêmes, semble directement adaptée à cette prétention à l'indépendance, à la fin des dépendances vis-à-vis des spécialistes de toutes sortes.

Cette disposition représente un aspect de "l'individualisation" contemporaine, qu'on dit caractéristique de la "modernité" : elle tend en fait à la négation des réciprocités, au refus de délégation. C'est exactement ce que l'on a observé chez les parents qui ont un micro-ordinateur chez eux : c'est l'occasion d'une expérience nouvelle et l'on ne saurait dépendre de la génération plus jeune quand une technologie semble donner la clé de l'indépendance totale.

La forte charge imaginaire investie dans la micro-informatique s'explique ainsi par l'adéquation de ses propriétés techniques aux attentes de certains groupes sociaux, et par leur intermédiaire, de toute une société. Ces attentes sont organisées autour de leur incapacité à maîtriser leur destin, c'est-à-dire à orienter les nouvelles générations selon des principes et des valeurs.

La technique semble dès lors imposer son "agenda" parfois douloureux pour les générations "adultes". L'affaiblissement des principes qui assuraient la transmission ou la relève des générations les unes par les autres, l'affaiblissement du contrat de générations transparait dans cette dépendance vis-à-vis de la technique. Dépendance anxieuse, puisqu'elle signe implicitement le déclassement technologique de nombreux adultes et les obligent à dépendre de leurs enfants pour y survivre. Mais dépendance pleine d'espoir imaginaire car, à travers ce contrat technique que l'on se bricole "en famille", on peut récupérer une place imaginaire pour soi ou pour ses enfants dans le train de l'avenir. Ce prisme de toutes les attentes qu'est devenu pendant quelques temps le micro-ordinateur, fonctionne ainsi comme une *prothèse* de nos incapacités à instituer les contributions des générations. Lorsqu'il est chargé de toutes ces attentes le micro-ordinateur ne parvient pas à s'intégrer "réellement" dans la famille : il sert à parler une autre transaction entre les

générations et avec l'avenir qui bloque en fait toute adaptation, tout remodelage et tout usage pertinent de l'ordinateur.

Mais le *démenti* social et technique ne cesse de se manifester à cette époque où les matériels, peu puissants et anti-conviviaux, ne disposaient même pas de logiciels évolués. Le démenti peut être de l'ordre de la performance : les machines ne valent rien et sont tout le temps en panne, la moindre programmation d'un simple calcul demande des efforts de préparation disproportionnés pour des résultats ridicules. Le démenti peut aussi porter sur les attentes sociales que l'on a projetées sur cet outil : l'adolescent passe du temps sur sa "bécane" au détriment de ses résultats scolaires et souvent ne parvient pas à produire quoi que ce soit, si ce n'est à gagner une certaine familiarité avec la programmation, savoir inutile par ailleurs ; s'il devient réellement performant, les parents sont aussitôt déclassés, cette fois à domicile, ce qui confirme brutalement leurs faibles chances de survie dans leur domaine professionnel.

C'est pourtant de ces démentis que naît l'opération de *désenchantement de la micro-informatique* qui va être paradoxalement la condition même de l'appropriation de cette technique. On peut enfin la voir telle qu'elle est, c'est-à-dire, à cette époque, comme particulièrement archaïque et balbutiante. On peut aussi enfin mesurer que certains usages sont sans doute intéressants dans l'univers professionnel ou même familial mais qu'il ne sert à rien de vouloir tout faire ni de vouloir maîtriser "l'informatique" pour cela. On peut aussi admettre que ses enfants sont à l'évidence nés dans cette technologie et qu'ils n'auront pas les mêmes efforts de traduction à effectuer que les générations adultes : pour autant il n'est pas nécessaire de "dépendre" de ses enfants en en faisant les petits génies de demain ou en voulant leur soutirer le secret de sa survie comme adulte. Ce désenchantement oblige sans doute à admettre que participer avec eux symboliquement à *l'ordre de la généalogie* ne relève ni de la course aux armements techniques ni du pillage réciproque.

(Berkeley 1985-Rennes 1989)